

**Martin Heidegger, *Être et temps* (1927), traduction E. Martineau (disponible en ligne)**

1. « La totalité d'être du *Dasein* comme souci signifie : être-en-avant-de-soi-déjà-dans (un monde) comme être-auprès-de (l'étant rencontré à l'intérieur du monde). En fixant pour la première fois cette structure articulée, nous soulignons qu'une telle articulation contraignait la question ontologique à pousser encore plus loin, jusqu'à la mise en évidence de l'unité de la totalité de la multiplicité structurelle. *L'unité originnaire de la structure du souci réside dans la temporalité.*

Le en-avant-de-soi se fonde dans l'avenir (*Zukunft*). L'être-déjà-dans... manifeste en lui-même l'être-été (*Gewesenheit*). L'être-auprès... est rendu possible dans le présent (*Gegenwärtig*). Ici il nous est interdit, d'après ce qui vient d'être dit, de saisir le « avant » du « en-avant » et le « déjà » à partir de la compréhension vulgaire du temps. Le « avant » ne veut pas dire le « devant » au sens de « pas-encore-maintenant » - mais plus tard » ; tout aussi peu le « déjà » signifie-t-il un « plus-maintenant - mais plus tôt ». Si les expressions « avant » et « déjà » avaient *cette* signification temporelle, qu'elles peuvent aussi avoir, parler de la temporalité du souci reviendrait à dire qu'il est quelque chose qui est à la fois « plus tôt » et « plus tard », « pas encore » et « plus ». Le souci serait alors conçu comme un étant qui survient et s'écoule « dans le temps ». L'être d'un étant qui a le caractère du *Dasein* deviendrait un *sous-la-main* (*Vorhanden*). Si c'est là chose impossible, il faut que la signification temporelle des expressions citées soit autre. Le « avant » du « en-avant » annonce l'avenir tel que celui-ci rend possible en général pour la première fois que le *Dasein* puisse être tel qu'il y aille pour lui *de son pouvoir-être*. Le se-projeter, fondé dans l'avenir, vers le « en vue de soi-même » est un caractère d'essence de *l'existentialité*. *Le sens primaire de celle-ci est l'avenir.*

De même, le « déjà » veut dire le sens d'être temporel existentiel de l'étant qui, pour autant qu'il *est*, est à chaque fois déjà un jeté (*Geworfenes*). C'est seulement parce que le souci se fonde dans l'être-été que le *Dasein* peut exister en tant que l'étant jeté qu'il est. « Aussi longtemps que » le *Dasein* existe factivement, il n'est jamais passé (*vergangen*), mais il est bien toujours déjà *été* au sens de « je suis-été ». Et il ne *peut être* été qu'aussi longtemps qu'il est. Nous appelons au contraire passé un étant qui n'est plus sous-la-main. Par suite, le *Dasein* existant ne peut jamais se constater comme un fait (*Tatsache*) sous-la-main qui « avec le temps » naît et passe et est déjà en partie passé. Il ne « se trouve » jamais que comme fait jeté (*geworfenes Faktum*). » (§ 65, p. 327-328, traduction légèrement modifiée).

2. « C'est seulement aussi longtemps que le *Dasein est*, autrement dit aussi longtemps qu'est la possibilité ontique de la compréhension d'être, qu'« il y a » de l'être. Si le *Dasein* n'existe pas, alors l'« indépendance », alors l'« en-soi » n'« est » pas non plus : il n'est ni compréhensible, ni incompréhensible. Alors l'étant intramondain n'est pas à son tour découvrable, ni ne peut se trouver dans le retrait. *Alors* l'on ne peut ni dire que l'étant est, ni qu'il n'est pas. Mais *maintenant qu'est* la compréhension de l'être et avec elle la compréhension de l'être-sous-la-main, il peut parfaitement être dit qu'*alors* l'étant continuera d'être. » (§ 43, p. 172).

**Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant* (1943)**

1. « Je suis mon passé. Je ne l'ai pas, je le suis : ce qu'on me dit en touchant un acte que j'ai fait hier, une humeur que j'ai eue, ne me laisse pas indifférent : je suis blessé ou flatté, je me cabre ou je laisse dire, je suis atteint jusqu'aux moelles. Je ne me désolidarise pas de mon passé. Sans doute, à la longue, je puis tenter cette désolidarisation, je puis déclarer que « je ne suis plus ce que j'étais », arguer d'un changement, d'un progrès. Mais il s'agit d'une réaction seconde et qui se donne pour telle. Nier ma solidarité d'être avec mon passé sur tel ou tel point particulier, c'est l'affirmer pour l'ensemble de ma

vie. À la limite, à l'instant infinitésimal de ma mort, je ne serai plus que mon passé. Lui seul me définira. C'est ce que Sophocle entend exprimer lorsque, dans les *Trachiniennes*, il fait dire à Déjanire : « C'est une maxime reçue depuis longtemps parmi les hommes, qu'on ne saurait se prononcer sur la vie des mortels et dire si elle a été heureuse ou malheureuse avant leur mort. » C'est aussi le sens de cette phrase de Malraux que nous citons plus haut : « La mort change la vie en destin. » (Gallimard, Tel, 2016, p. 153).

2. « Le passé est ce qui est sans aucune possibilité d'aucune sorte, ce qui a consumé ses possibilités. *J'ai à être* ce qui ne dépend plus aucunement de mon pouvoir-être, ce qui est déjà en soi tout ce qu'il peut être. Le passé que je suis, j'ai à l'être sans aucune possibilité de ne l'être pas. J'en assume la totale responsabilité comme si je pouvais le changer et pourtant je ne puis être autre chose que lui. Nous verrons plus tard que nous conservons continuellement la possibilité de changer la *signification* du passé, en tant que celui-ci est un ex-présent *ayant en un avenir*. Mais au contenu du passé en tant que tel je ne puis rien ôter ni ajouter. Autrement dit le passé que *j'étais* est ce qu'il est ; c'est un en-soi comme les choses du monde. Et le rapport d'être que j'ai à soutenir avec le passé est un rapport du type de l'en-soi. » (p. 181).

3. « Le futur est ce *que j'ai à être* en tant que je peux ne pas l'être. Rappelons-nous que le pour-soi se présentifie devant l'être comme n'étant pas cet être et ayant été son être au passé. Cette présence est fuite. Il ne s'agit pas d'une présence attardée et en repos auprès de l'être mais d'une évansion hors de l'être vers... Et cette fuite est double car en fuyant l'être qu'elle n'est pas, la présence fuit l'être qu'elle était. (...) Le futur est le manque qui l'arrache, en tant que manque, à l'en-soi de la présence. Si elle ne manquait de rien elle retomberait dans l'être et perdrait jusqu'à la présence à l'être pour acquérir en échange l'isolement de la complète identité. (...) Il y a un futur parce que le pour-soi a à être son être au lieu de l'être tout simplement. » (p. 193).